



COMITÉ D'HISTOIRE

INRAe  cirad

n° **23** ARCHORALES TOME 1
TRAJECTOIRES CIRADIENNES

TRAJECTOIRES INDIVIDUELLES ET SENS DE L'HISTOIRE

ÉTIENNE HAINZELIN, CLAIRE JOURDAN-RUF,
ÉRIC MALÉZIEUX, PIERRE CORNU

30

Cette publication en deux volumes de la revue *Archorales*, dévolue au quarantième anniversaire du Cirad, constitue la deuxième publication de la revue dédiée à l'histoire de cet organisme¹, mais la première à véritablement s'appuyer sur un projet historique méthodique de reconstitution de la trajectoire de la recherche agronomique française dans les régions chaudes. Quarante ans après la création du Cirad, cette publication a l'ambition, à la fois démesurée et modeste, de constituer un marqueur de la mémoire et de l'engagement dans la durée de cet organisme, original par son histoire et ses missions au service des pays du Sud. Les dix témoignages ici rassemblés nous offrent, par leurs qualités et leur complémentarité, un aperçu de l'exceptionnelle richesse de l'histoire de la recherche agronomique dans les régions chaudes, de la diversité des milieux et des conditions de recherches, de l'ampleur des enjeux et des problématiques de recherche, et enfin de la force des engagements qui soutient les parcours scientifiques et humains. Ces témoignages révèlent aussi, et expliquent, si besoin était, le fort sentiment d'appartenance qui s'est peu à peu forgé au cours de l'histoire du Cirad parmi ses personnels, et qu'il importe de coucher par écrit si l'on ne veut pas perdre le capital d'expérience et de réflexion dont il est porteur.

S'ils ne résument évidemment pas à eux seuls la diversité des trajectoires de recherche vécues par les personnels du Cirad depuis les années 1970, ces dix témoignages, subjectifs et personnels, mais profondément réflexifs et ouverts au partage, permettent d'illustrer quelques points saillants de l'aventure de la recherche agronomique en Afrique subsaharienne, en Amérique du Sud, dans les Antilles, dans l'Océan Indien et en Asie du Sud-Est. Il est en effet clair que la recherche agronomique tropicale a des spécificités fortes : dimension aventureuse, richesse humaine des rencontres et des situations vécues, importance des enjeux de développement, et, par-dessus tout, valeur d'une réflexion collective fondée sur un comparatisme très large de pratiques scientifiques et techniques et de configurations de l'action.

Le Cirad est aujourd'hui un organisme reconnu internationalement, tourné vers les enjeux globaux de la durabilité des systèmes agricoles et alimentaires. Mais pour ceux qui ont vécu et accompagné très directement l'évolution et le développement agricole des pays du Sud depuis la fin du temps des colonies pour les plus anciens, qu'ont représenté la création et l'évolution institutionnelle de cet organisme ? Entre réformes

¹ La première publication, remontant à 2016, avait pour finalité de faire découvrir l'histoire du Cirad par divers supports : cinq témoignages relativement courts, mais également un commentaire approfondi proposé par Laurence Roudart. Cette publication avait été notamment l'occasion de rendre hommage à Hervé Bichat, premier directeur général du Cirad et membre du Comité d'histoire Inra-Cirad, décédé en 2015. *Archorales*, volume 17 « Agronomes du Cirad », 2016.



© CiradImage / Malézieux

successives, mobilités géographiques et thématiques, évolutions des carrières, comment donner sens aux trajectoires de nos témoins, souvent marquées par la nécessité première qui est de s'adapter ? Nos témoignages sont en effet traversés par la période de la gestation puis de la naissance du Cirad au tournant des années 1980, avec l'abandon progressif du modèle des instituts ex-coloniaux, au bénéfice d'un organisme unique, centré sur les métiers de la « coopération ». Ce sont des témoignages d'hommes et de femmes porteurs d'une expérience singulière de recherche appliquée et spécialisée, dans un esprit de dialogue avec l'ensemble des parties prenantes qui n'a cessé de s'affirmer au fil du temps. Tous mettent en lumière une richesse d'expériences scientifiques, techniques et humaines, étroitement liées aux particularités et singularités de chaque lieu. Peu de discours généraux, mais des souvenirs précis de contextes spécifiques, où chaque possibilité est étudiée avec rigueur. On est frappé par la capacité des témoins à voyager d'une mission à l'autre à travers le monde, tout en s'ancrant profondément dans les réalités locales, débouchant sur une compréhension fine des contextes locaux, replacés dans les enjeux globaux du développement.

Les témoignages de vie rapportés ici, mêlant histoires personnelles, institutionnelles, enjeux techniques, scientifiques, socio-économiques et politiques, fournissent d'importants points de repères quant à l'évolution des disciplines mobilisées et à leur place dans la contribution à l'évolution des agricultures des pays du Sud. Si, en apparence, le schéma incrémental qui prévaut dans la programmation de la recherche métropolitaine paraît ne pas s'appliquer à ces univers tropicaux, avec des trajectoires souvent brisées ou fractionnées, il est en réalité possible de retracer, à travers les trajectoires retranscrites dans les témoignages, des évolutions scientifiques et disciplinaires cohérentes, que ce soit dans le domaine de l'amélioration des plantes, de l'agronomie, des sciences forestières ou des sciences sociales appliquées aux enjeux du développement. Sur le plan de la vie des institutions, le lecteur attentif repérera également des histoires en miroir entre la politique scientifique et de coopération de la France et celle des nations issues de la décolonisation, avec des temps de crise et des temps de réalisations, dans une complexification croissante des relations internationales qui n'a pas tout à fait empêché des permanences fécondes dans la coopération scientifique et technique.

Si les enjeux diplomatiques et institutionnels sont particulièrement prégnants, ce sont avant tout des hommes, et un petit nombre de femmes dans les premières décennies, qui ont incarné la recherche agronomique française dans les tropiques, ayant accepté des missions de plusieurs années dans des conditions qui étaient certes privilégiées au regard de celles de leurs homologues locaux, mais très en-deçà du confort ordinaire et des moyens scientifiques, techniques et administratifs des centres de recherche métropolitains. Pour un jeune agronome, partir en Afrique subsaharienne ou en Asie du Sud-Est dans les années 1960 ou 1970,

Morne érodé, paysan gardant son troupeau.
Haïti, décembre 2011.

31

c'était affronter des difficultés de toutes sortes ne serait-ce que pour parvenir à lancer des expérimentations ou des enquêtes. La recherche bibliographique qui dépendait à l'époque exclusivement de l'accès aux bibliothèques, était plus que laborieuse. Le traitement des données étant réalisé en métropole, il fallait attendre des semaines, voire des mois pour pouvoir avancer dans ses recherches. Impactés de manière aléatoire par les soubresauts de la vie sociale et politique des pays concernés, les programmes de recherche étaient souvent remis en cause, voire interrompus brutalement.

Pour autant, la recherche agronomique dans les régions chaudes a été porteuse d'une étonnante obstination collective à capitaliser envers et contre tout les expériences vécues et partagées, qui, nous l'espérons, suffit amplement à justifier la publication de ces témoignages inédits.

LA MÉTHODE ARCHORALES APPLIQUÉE AU CIRAD

Comment rendre compte de la diversité des métiers et des trajectoires de ciradiens dans la période de fondation et d'affirmation de l'identité scientifique de cet institut, soit entre les années 1970 et les années 2000 ? C'est le défi que les coordinateurs de cette livraison d'*Archorales* se sont efforcés de relever, en sélectionnant dix anciens chercheurs et chercheuses de l'institut, aujourd'hui retraités, qui se sont prêtés au jeu du témoignage sur la totalité de leur parcours de vie, commençant par leurs origines familiales et la genèse de leur « vocation ».

Face au défi de la diversité des profils et des trajectoires, nous avons retenu plusieurs critères, discutés et validés au sein du Comité d'histoire en 2023. Le premier a été de privilégier des trajectoires inscrites dans la longue durée et commencées avant la fondation du Cirad, pour mesurer l'impact de cette création. Le deuxième est fondé sur le souci d'équilibrer les mémoires des anciens instituts. Une des caractéristiques fortes de l'histoire du Cirad est en effet d'être parvenu à réunir dans une seule institution des cultures d'entreprises fort différentes. Par ce concept qui peut résonner étrangement en histoire des sciences, nous entendons non seulement le statut des instituts, la façon de gérer leurs personnels, mais également leur

LE MAKING OF DES TÉMOIGNAGES

L'équipe qui a mené le projet (Étienne Hainzelin, Éric Malézieux, Pierre Cornu et Claire Jourdan Ruf) a construit une grille de questions pour diriger les entretiens vers de véritables récits de vie, avec une dernière partie invitant les témoins à une réflexion sur le rôle de la science pour le développement et un regard rétrospectif sur leur carrière. Une fois la liste des témoins finalisée, les contacts ont été pris avec l'aide de l'Association Des Anciens du Cirad (Adac) et les entretiens ont été conduits à Montpellier du 23 au 26 octobre 2023 à chaque fois par plusieurs membres de l'équipe. Suite à un empêchement, un dernier entretien a été réalisé en visioconférence le 23 février 2024.

Les règles de l'exercice ont été explicitées aux témoins au début de chaque entretien (visée, déroulé, accord de conservation avec les Archives nationales, mise en forme et illustrations, modalités de validation et publication finale), une grille de questions leur ayant été envoyée au préalable. Les entretiens ont été enregistrés, puis transcrits. Un travail de mise en forme et de repérage de points à préciser ou à améliorer a ensuite été mené par l'équipe du projet. Un premier texte annoté, avec des questions et des suggestions a été envoyé aux témoins : c'est à cette étape que les noms, les dates et les lieux ont été complétés, les ambiguïtés levées, et que le texte a été amendé pour pouvoir être compris par des lecteurs extérieurs au Cirad et à son histoire. Après un retour des témoins, qui ont pu vérifier soigneusement des éléments de leur récit, les textes ont fait l'objet d'une relecture éditoriale. Les récits de vie, dans leur dernière version, ont été envoyés aux témoins qui les ont validés. Les illustrations, pour la plupart, ont été réunies par les témoins, que nous remercions pour leur confiance et pour les trésors qu'ils ont ainsi exhumés. Des compléments ont été obtenus dans les réseaux ciradiens ou dans la photothèque du Cirad. Les légendes ont aussi fait l'objet d'un aller et retour entre l'équipe et les témoins pour s'assurer de leur validité. Après validation par le directeur de publication, les textes ont ensuite été maquetés et les maquettes renvoyées aux témoins pour une ultime validation.

objet social, et leur façon de concevoir et de mettre en œuvre leur mission. Le troisième et dernier critère a été celui des disciplines d'origine : les dix entretiens que nous présentons ici couvrent la palette la plus variée possible. Les dix témoins que nous avons retenus et qui ont accepté de se prêter à l'exercice, huit hommes et deux femmes, ont commencé leurs carrières à l'IEMVT, l'Irat, l'IRCC, l'Irfa, l'IRHO, au CTFT, au DSA ou au Prifas ; ils sont agronomes, géographe, entomologiste, généticiens, et forestiers.

CE QUE CES RÉCITS DE VIE NOUS DONNENT À COMPRENDRE

S'ils ne résument évidemment pas à eux seuls la diversité des trajectoires de recherche vécues par les personnels du Cirad depuis les années 1970, ces dix témoignages permettent d'illustrer ce que cela a pu signifier de travailler pendant les cinquante dernières années dans une logique partenariale sur les enjeux agricoles et alimentaires dans les Antilles, en Amérique du Sud, en Afrique subsaharienne, dans l'Océan Indien ou encore en Asie du Sud-Est.

On pourrait d'abord tenter de comprendre à travers ces témoignages ce qui a été décisif dans le choix d'une carrière de chercheur dans le domaine agronomique et dans les pays du Sud. Force est de constater que les motivations profondes varient d'un témoin à l'autre : origine agricole et rurale pour certains, attrait pour le voyage ou la nature pour d'autres. Les éléments familiaux sont souvent des déclencheurs de vocation : un grand-père ayant fait carrière en Afrique, un oncle méhariste, une enfance dans les colonies. Fréquemment aussi, rencontres et lectures faites dans les jeunes années se révèlent décisives. L'exemple le plus évident est celui de René Dumont, entendu en chaire ou lu en bibliothèque, à un moment où le désir de servir dans ce qu'il était convenu d'appeler le « Tiers-Monde » était particulièrement prégnant. Malgré la diversité des motivations initiales, un point commun lie tous nos témoignages : une immense curiosité et un goût pour la rencontre d'autres mondes, d'autres cultures.

La formation des témoins est le plus souvent celle des écoles nationales supérieures agronomiques ou horticoles, trois témoins sur les dix sont de formation universitaire, ce qui représente sans doute la réalité de l'époque où la grande majorité des chercheurs tropicalistes sont des ingénieurs agronomes. Le service militaire en coopération (VSN à l'étranger et VAT dans l'ultramarin français) constitue le plus souvent, pour les hommes, une première étape obligée de la carrière Outre-mer. Une étude plus fine montrerait sans doute que la quasi-totalité des chercheurs des instituts de l'époque, alors en grande majorité des hommes, sont passés par cette étape avant d'être recrutés. Certains des témoins ont rejoint la recherche agronomique après plusieurs années de carrière dans d'autres structures, comme des ONG ; cela a été le cas d'une partie des chercheurs incorporés au Cirad au cours des années 1980, comme le récit de Jean-Philippe Tonneau l'illustre. Ces chercheurs ont contribué à élargir la vision de la recherche, en insistant sur la participation des populations et les méthodes de recherche-action.

Une autre caractéristique frappante de nos témoignages est le rôle initiatique de la première affectation Outre-mer. Neuf récits de vie sur dix décrivent leur première affectation comme une véritable aventure, dans tous les sens du terme. Outre la rupture, parfois brutale, avec le « cocon » familial et national, c'est la découverte immédiate, et souvent brutale, de lieux perdus au fin fond de Madagascar, du Cameroun ou du Congo, avec des transports hasardeux, des stations de recherche encore marquées par des pratiques coloniales, des conditions de vie et de sécurité parfois très précaires. Il fallait dans certains cas porter une arme pour exercer comme chercheur dans ces contrées. À l'époque où seul le télex dans les centres urbains permettait une communication rapide avec les états-majors des instituts, les jeunes recrues partaient avec très peu de



Couverture et 4^e de couverture de la publication *Le Cirad en 1995*, 122 p.



préconisations et sans véritable plan de travail ; elles devaient se débrouiller, dans des conditions d'isolement souvent extrêmes, pour réunir du matériel, monter des protocoles, mettre en place des expérimentations ou des observations, souvent seules et sans réel suivi ou cadrage scientifique. Les témoignages de Bernard Mallet, Jean-Guy Bertaud, Michel Lecoq et Claire Lanaud sont particulièrement éclairants à ce sujet, et il faut saluer la constance qu'il a fallu à ces jeunes chercheurs pour assumer leur mission et se lancer, parfois dans l'indifférence d'une hiérarchie lointaine, dans la préparation d'une thèse.

Si on perçoit la richesse des découvertes faites par ces jeunes chercheurs dans ces nouveaux pays, contextes et cultures, on ne peut pas omettre de mentionner les conséquences que ces conditions ont pu avoir sur leurs vies familiales. Si cela ressort parfois explicitement dans ces récits de vie, ces conséquences furent souvent lourdes : sentiment de solitude, d'isolement social, voire de célibat forcé. Pour ceux qui avaient une famille avec eux, les difficultés allaient de la scolarisation des enfants aux problèmes de santé, avec des accouchements dans des conditions précaires, l'isolement des conjoints, etc. La clause de mobilité, inscrite dans les contrats de travail, a généré de très fréquents déménagements internationaux qui n'ont pas été toujours faciles à vivre, même si l'expatriation a toujours été considérée par le corps social du Cirad comme une caractéristique cruciale et identitaire du centre. Les témoignages illustrent bien les carrières faites de multiples affectations à l'étranger, dans des pays et des contextes très différents. Cette mobilité physique et scientifique, si elle a constitué souvent une contrainte, a été aussi à l'origine de l'expérience internationale et multiculturelle de la plupart des chercheurs du Cirad.

La description des interactions des témoins avec leurs collègues nationaux est aussi révélatrice d'une époque de transition. Les décennies 1970 et 1980, en Afrique francophone, sont une période post-coloniale ; les dispositifs de la recherche agronomique sont encore largement pilotés par des Français. Les cadres scientifiques nationaux sont encore rares, et peu nombreux les chercheurs nationaux qui accèdent à des postes de responsabilité. Les chercheurs français se voyaient alors souvent désigner des chercheurs « homologues » - on ne parlait pas encore de partenaires - au sein des structures de recherche nationales, avec lesquels ils étaient supposés travailler afin de créer les conditions d'un transfert réussi. Le rôle de formation n'était pas toujours explicite et les jeunes chercheurs français n'étaient pas spécialement outillés pour cela ; par ailleurs, les outils d'accueil ou d'encadrement des chercheurs du Sud dans les laboratoires en France n'existaient pas à cette époque. Cette transition a duré de nombreuses années et elle ne s'est pas toujours déroulée dans la sérénité. Mais si certains récits de vie relatent des cas où elle a été difficile, cela a été aussi une époque où des amitiés et des affinités scientifiques fortes entre chercheurs du Cirad et chercheurs du Sud se sont nouées. Ces liens ont fondé des années de collaborations et d'échanges féconds. La plupart des témoins évoquent ainsi très positivement leurs nombreuses missions d'appui auprès des partenaires du Sud bien après leur affectation, les laboratoires du Cirad en métropole devenant en retour des lieux d'accueil et de partage.

La lecture des témoignages nous invite ainsi à nous plonger dans un contexte de production scientifique radicalement différent de celui que peut connaître un jeune chercheur aujourd'hui. Il faut insister sur les conditions de communication particulièrement précaires qui prévalaient alors dans un monde d'avant Internet, où le téléphone n'était pas opérationnel et où il fallait plusieurs semaines sinon plusieurs mois pour recevoir une commande bibliographique sur la base des « Current contents », ou un courrier de son directeur de programme. C'était aussi un monde d'avant l'informatique, où les moyens de calcul étaient réduits à la calculatrice à manivelle pour les analyses de variance... Au cours des quarante à cinquante années couvertes par ces récits de vie, les méthodes et outils de la recherche agronomique ont bien sûr évolué fortement sous toutes les latitudes, mais les chercheurs du Cirad expatriés dans des stations de recherche, des forêts à inventorier ou au sein de communautés rurales à enquêter, sont restés longtemps très dépendants des ressources techniques des centres métropolitains. Peu de laboratoires étaient véritablement équipés et les échantillons devaient voyager longtemps avant de produire des résultats ; de la même façon, les chercheurs dépendaient le plus souvent des moyens de calcul des centres des instituts en France pour traiter leurs données brutes. Les modalités du soutien scientifique aux chercheurs expatriés variaient avec les instituts. Pour certains, ces soutiens étaient limités à une mission annuelle d'un responsable du siège ou aux visites obligées auprès des responsables scientifiques lors des congés annuels. Pour d'autres, ce soutien était inexistant, les jeunes chercheurs de terrain étant réduits au rôle d'exécutants. La diversité des cultures scientifiques des instituts transparaît d'ailleurs bien au travers de nos récits de vie, témoignant du chemin accompli par le Cirad pour intégrer progressivement les instituts dans une mission commune, pendant la dizaine d'années qui a suivi sa création en 1984.

Au-delà des expériences au Sud dont nous avons pu évoquer à la fois la diversité et la destinée commune, les témoignages réunis dans ces deux volumes sont également marquants par la diversité des trajectoires des ciradiens en termes de métiers et de responsabilités. Tout chercheur, au-delà de son attrait pour la production scientifique, est confronté un jour au fait de faire évoluer son activité. Épanouissement scientifique, encadrement de jeunes chercheurs, enseignement, direction de laboratoire, responsabilités managériales, les voies d'évolution sont multiples au-delà de la mobilité géographique. Les trajectoires rassemblées ici montrent

cette diversité, dans un cadre institutionnel, celui du Cirad, où les opportunités étaient nombreuses et où les changements de poste, de fonction, de lieu étaient valorisés. Les témoignages sont révélateurs de ces opportunités : certains ont passé plusieurs années de leur carrière auprès de partenaires ou bailleurs internationaux (Brigitte Courtois et Christian Piéri), d'autres ont gravi les échelons de responsabilité jusqu'à des fonctions de direction scientifique ou de département (Jean-Pierre Gaillard, Philippe Lhoste, Bernard Mallet, Jacques Meunier, Jean-Philippe Tonneau) et révèlent ainsi les évolutions très intenses, parfois tendues, vécues par le Cirad durant les années 1990 au niveau des instances de direction. Il s'agissait alors de construire un établissement de recherche unique, constitué d'équipes de cultures et de pratiques fort différentes, parfois antinomiques, alors même que l'espace d'intervention s'élargissait à l'Amérique latine et à l'Asie. Les récits dessinent une époque d'intenses réflexions sur les outils de programmation et de gestion communs, avec confrontation mais aussi hybridation des expériences.

Pour autant, la présence de tous ces chercheurs s'est prolongée au Sud par de multiples missions, créant ainsi un capital exceptionnel de collaborations et d'interactions à l'échelle du globe. Ces années ont également été marquées par la transition vers un établissement de recherche de plein exercice, avec une direction scientifique unique et des délégués scientifiques trans-départements, des moyens incitatifs propres, et des évaluations externes au niveau des départements. Comme l'illustrent nos témoignages, c'est au tournant des années 2000 que les crédits de recherche compétitifs, en particulier européens, ont pris une importance croissante et que le Cirad s'est doté d'un puissant service d'appui au montage et à la mise en place de projets de recherche plus ambitieux, associant des partenariats plus larges. Comme c'est la période où certains de nos témoins sont passés au stade « senior » de leur carrière scientifique, en s'impliquant dans la direction de grands projets de recherche (Brigitte Courtois, Claire Lanaud, Michel Lecoq, Christian Piéri).

Par-delà ce balayage thématique, nous retiendrons de ces récits de vie une passion partagée pour les missions de la recherche finalisée dans les pays du Sud. Tous témoignent de la richesse des interactions humaines, de la responsabilité morale attachée aux défis liés aux contextes locaux et aux questions de recherche, mais aussi de l'intérêt des fonctions et responsabilités offertes à ses agents par le Cirad.

L'interrogation finale de nos témoins a porté sur le concept de développement tel que vécu et approprié sur le pas de temps d'une carrière, ouvrant sur la difficile question de l'utilité sociale du chercheur dans un centre qui se revendique « pour le développement ». Les réponses à cette question sont très variées, reflètent aussi bien de l'expérience propre de chaque témoin, de sa discipline et de ses engagements, que d'un temps présent marqué par les inquiétudes et les incertitudes sur l'état du monde. De fait, le Cirad n'a jamais imposé une vision dogmatique et unique du développement. Ce qui importait, c'était la visée ; pour le reste, le terrain, les moyens disponibles, les partenariats devaient dicter les orientations concrètes et les réalisations possibles. Le message des anciens du Cirad est en revanche très cohérent sur un point : la réflexion sur le concept de développement n'a pas fini de s'enrichir et d'évoluer, de même que sur les critères d'évaluation de l'impact de la recherche sur les enjeux de justice et de durabilité. Confronté à une problématique du passage de relais entre générations qui est la rançon de toutes les institutions qui s'inscrivent dans la durée, le Cirad et les ciradiens trouveront ici, nous l'espérons, amplement matière à penser leur projection dans l'avenir.



© Cirad

Illustration pour la commémoration des 40 ans du Cirad.